

Désolé, Luis. Je n'ai rien contre vous, et tout ceci est de l'histoire (relativement) ancienne. Vous n'avez pas à vous sentir offensé, et si vous l'êtes, j'en suis désolé. Il n'empêche, et votre indignation n'y pourra jamais rien parce que c'est la vérité, que le 2 mai vos compatriotes ont, traîtreusement et de manière affreuse, massacré les miens alors que nous n'étions pas officiellement en guerre. Je ne suis pas « ridicule », comme vous l'affirmez non sans grossièreté et avec beaucoup de mauvaise foi. Ce sont vos compatriotes, et non les miens qui ont ouvert le cycle des atrocités, et même si les Français étaient des occupants que vous aviez raison de vouloir chasser de votre pays, rien n'excuse la barbarie des Espagnols de ce temps. Cent cinquante victimes, vous avez raison, c'est trop, mais cinq cents, c'est beaucoup plus, et même si la mort n'est jamais belle, je préférerais encore mourir sous les balles d'un peloton d'exécution que sous le couteau et la hache maniés ce 2 mai par les habitants de Madrid. Désolé pour vous, mais le tableau de Goya qui accompagne cet article (dont le texte a d'ailleurs changé de sens et d'auteur) est sans appel. Ce n'est pas parce que vous voyez Napoléon comme un « égocentrique » (votre explication est d'ailleurs un peu courte), que cela vous donne le droit de martyriser ses soldats.

Un dernier mot. Vous écrivez : « Cela n'a rien à voir avec les morts qu'avait provoquées l'armée française. » Le 2 mai, nous n'étions pas en guerre. Nous n'avions provoqué aucune mort chez les Espagnols. Je le redis : le premier sang vous revient. Sans rancune.